

BALADE DANS LE MENTIR/VRAI⁽¹⁴⁾

Saludo, Maestro Marquez !

Je me suis laissé emporter par un torrent d'images où le baroque le disputait à la précision clinique. Morceau du corps du délire : «et il s'écroulait en pleine audience, se tortillant sous les convulsions et vomissant une écume de fiel, et il avait perdu la voix à force de discourir, des ventri-loques se dissimulant derrière les rideaux pour faire croire qu'il parlait, et des écailles d'aloise lui poussaient sur le corps pour le punir de sa perversité».

C'était cela *L'automne du patriarcat*. Une sorte d'odyssée chahutée par l'ironie des dominés, par la revanche des opprimés, l'épopée du pouvoir et de l'histoire exaltée par la démesure et une clairvoyante déraison.

Tout ce que personnellement j'attendais de la littérature se trouvait là. Si la lecture de ce roman fut un bonheur intense et bref, sa conséquence fut pour le moins contrariante car elle provoqua en moi un sentiment d'impuissance. Combien de vies faudrait-il pour écrire comme je le souhaiterais, c'est-à-dire comme Marquez ? Par contre, Gabo, lui, gagna un lecteur indéfectible et fidèle qui ne rata plus une seule ligne de ce qu'il écrivit que ce soit ses livres ou ses articles de presse.

Les superlatifs pour dire la fascination que provoque la lecture de *Cent ans de solitude* sont épuisés. C'est pourquoi je vais le formuler très simplement : j'aurais voulu que ce roman ne finisse jamais. J'envierais presque ceux qui ne l'ont pas encore lu car il leur reste un émerveillement à éprouver.

A ce propos, racontant à mon amie Farida Azzegagh l'épisode avec Kundera, elle me narra à son tour qu'un jour, à la Fontaine des innocents, dans un café parisien des Halles devenu depuis un Mac Do, elle prenait un verre avec un ami lorsqu'elle remarqua un homme qui tenait à la main *Cent ans de solitude*. Ayant été, elle aussi, magnétisée par le récit, elle dit à son ami :

- Cet homme a de la chance de ne pas l'avoir encore lu.

L'inconnu l'entendit et lui répondit :
- C'est le meilleur compliment qu'on ne m'ait jamais fait.

C'était Gabriel Garcia Marquez. Il avait rendez-vous avec une personne qu'il ne connaissait pas, et tenait le livre à la main en signe de reconnaissance.

Il y a deux ans, environ, j'ai caressé le projet ou plutôt la velléité de visiter la Colombie que Marquez m'avait fait découvrir dans ses entrailles populaires,

mythiques et symboliques. J'avais repassé plus d'une fois le scénario dans ma tête. Faire des milliers de kilomètres juste pour trouver Marquez et lui dire ce que lui-même avait crié à Hemingway : Saludo Maestro ! C'est tout.

Ce pays devait demeurer pour moi cette histoire qui brûle aux quinquets du Colonel Nicolas Marquez, le grand-père maternel de Gabriel et son héros, qu'on retrouve quasiment dans toutes ses histoires. C'est cela la Colombie, l'œuvre de Marquez, et le cartel de Medellin, les enlèvements des FARC et autres forces de guérilla, le déchaînement de la violence qui font l'actualité de ce pays, ne parviennent pas à effacer cette teinte onirique dont l'écrivain a paré des épisodes de l'histoire, les séquences de l'épopée de Bolivar et son dépit à «labourer la mer», la brutalité de la guerre des Mille Jours ou encore la révolte des ouvriers contre le cartel de la United Fruit à la fin des années 1920.

S'agissant de cette violence politique et mafieuse qui s'abattit sur la Colombie à partir du milieu des années 70, et qui rappelle ce que nous avons-nous-mêmes vécu – enlèvements crapuleux, assassinats, tortures, etc. –, je me souviens que je lisais le *Journal d'un enlèvement* de Gabriel Garcia Marquez. L'histoire véridique d'une célèbre journaliste, Majura Pachon, enlevée et séquestrée avec huit autres de ses confrères par le cartel de Medellin pour empêcher l'extradition vers les Etats-Unis de narcotrafiquants. Il avait abordé cet événement comme une enquête journalistique pour en faire un véritable roman, «de quoi rendre jaloux les spécialistes anglo-saxons des best sellers» (*Journal du dimanche*). Azzedine Meddour était venu me trouver pour me proposer d'écrire ensemble un scénario. Ce devait être l'histoire d'un journaliste algérien exposé aux convulsions du pays provoquées par les forces politiques et mafieuses. Je lui tendis le livre de Marquez. L'ayant lu, il revint me voir trois jours plus tard :

- Ah, me dit-il, si on pouvait faire une œuvre aussi puissante pour l'Algérie !

Sa maladie puis son décès devaient mettre brutalement fin à notre projet.

A lire sa biographie écrite par l'Anglais Gerald Martin, et son autobiographie, Gabriel Garcia Marquez, c'est d'abord l'histoire de la construction d'un écrivain avant d'être celle d'une œuvre. Depuis son plus jeune âge, il demeurerait fasciné par le récit, le conte, la parole,

bref par cette magie qui consistait comme en une alchimie, à transformer le réel, fût-il piteux, en roman, ce genre qui découle de la romance, et y retourne.

Toute sa construction personnelle s'est élaborée autour de ce lien immémorial entre le fait et le dit. Pour lui, «la réalité est un mauvais roman», il appartient à l'écrivain de l'embellir, pour ne pas dire de l'élever. Un exemple concret de roman qui n'en est pas un : *Récit d'un naufragé*. C'est l'histoire vraie d'un marin, Luis Alejandro Velasco, qui, en février 1955, a survécu au naufrage du Caldas, un destroyer de la marine nationale colombienne. Marquez, après l'avoir interviewé pendant plus de 120 heures, écrit l'histoire de ce marin qui avait eu le courage de «dynamiter sa propre statue» en avouant que le bateau s'adonnait à la contrebande : «Une histoire si détaillée, avoue Marquez, que mon seul problème allait être de convaincre le lecteur de son authenticité».

Ce n'est pas un hasard si, survenant dix ans avant sa mort, à un moment où son œuvre était achevée, il intitula son autobiographie *Vivre pour le raconter*. Il écrit : «La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et comment on s'en souvient.» Ce titre condense non seulement sa démarche littéraire, mais aussi sa personnalité de passeur entre le fait et le dit. Il se souvient, entre autres, de sa sidération lorsqu'enfant, son père restituait sans trahir le fait mais en choisissant les mots de telle sorte à ce qu'elle en devient méconnaissable, une situation à laquelle il avait lui-même assisté.

Il a développé à son corps défendant la rapacité de son imaginaire au point où celui-ci a phagocyté toute réalité. L'œuvre de Marquez, c'est la vie de son grand-père, de son père, sa mère, ses collatéraux. C'est Aratacata, cette ville champignon créée pour les besoins de loger la main-d'œuvre de l'United Fruit, devenue Macondo. L'œuvre de Marquez, c'est une épopée familiale colombienne qui a rencontré le souffle des Mille et une nuits, reconnu comme un modèle narratologique de grande qualité. Le premier livre qu'il lut, sorti d'une malle poussiéreuse de la dépense, était décousu et plusieurs pages manquaient. Il ignorait ce qu'il lisait mais il était totalement absorbé. Des années plus tard, il apprendra que ce livre qui le passionna tant était *Les Mille et une nuits*. D'Homère à Cervantès en passant par Marc Twain, Joyce, Faulkner, Borges et



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Hemingway, Marquez avoue s'être nourri des œuvres et des questionnements de ceux qui ont approfondi la façon de raconter une histoire. Cette obsession de perfectionner la narration en multipliant les angles d'attaque, et en faisant émerger des détails éloquentes, obsession qui avait déjà habité Hemingway et Faulkner, «le plus fidèle de mes démons tutélaires», sera portée à son pinacle par Marquez qui y ajoutera la fantasmagorie et la superstition caraïbes. Hemingway était pour lui un exemple d'écrivain «qui savait faire alterner et coexister journalisme et littérature».

Marquez rappelle qu'un jour, du temps où, correspondant à Paris d'un journal colombien en faillite, il tirait le diable par la queue, inconnu et pauvre, et néanmoins gonflé de l'ambition de réaliser une œuvre littéraire, il se baladait un samedi après-midi sur un grand boulevard grouillant de passants. Il reconnut sur le trottoir d'en face, Ernest Hemingway qui dépassait la foule d'une tête. Il lui cria de loin : «Saludo, Maestro». Ce dernier répondit : «Salut». Commentaire de Marquez : dans cette foule, son salut aurait pu s'adresser à n'importe qui mais Hemingway savait que s'il y avait là un seul maestro, ça ne pouvait être que lui.

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)



Dialogue infâme pour deal mortel !

Consultation sur la révision de la Constitution. Le niet de Djaballah. Ah bon ? Parce qu'en plus, il...

... parle russe Djaballah ?!!

A jouer les petits lieutenants des brigades SS chargées de traquer du juif dans le gouvernement et à préparer la peinture pour tracer des étoiles jaunes sur les portes de certains ministères, nous passons à côté de la RENCONTRE ! Tranquillement, de façon pépère et sans accélération des battements de cils, la Coordination Nationale pour les Libertés et la Transition Démocratique nous annonce, avec même un brin de fierté dans la voix, qu'elle a rencontré deux dirigeants du FIS dissous, Ali Djeddi et Kamel Guemmazi. Comme toi tu annoncerais à ta femme que tu sors faire un tour pour te dégourdir les jambes et que tu seras de retour à l'heure du dîner, avec deux baguettes de pain. Un acte politique somme toute banal que de discuter de l'avenir de l'Algérie avec Ali Djeddi et Kamel Guemmazi, ceux dont justement le projet était d'abattre l'Algérie démocratique ? Un round de dialogue tout ce qu'il y a d'acceptable ? Et il nous faudrait donc accepter, à la suite de cette Coordination au sein de laquelle nous comptons des amis, de lisser les poils de barbe dans le sens de cette nouvelle Ligue qui semble allier sans problème le jean et le kamis ? Ben non ! Tout bonnement non ! Rien ! Même l'opposition au clan de Bouteflika ne saurait me faire admettre comme «normal» de parler avec

les anciens dirigeants du FIS, de dialoguer Algérie avec eux. Walou ! Pas l'ombre d'un doute. Je suis un extrémiste là-dessus. Je ne peux pas faire montre de démocratie, de proximité discursive avec des promoteurs de la boucherie, avec les encadreurs de la mort de mon pays, avec ceux dont le projet était d'arracher des frontons de mes villes et villages le drapeau vert et blanc frappé du croissant et de l'étoile rouges pour le remplacer par des chiffons verts ou noirs griffonnés de H'rouz ! Oui, je suis intégriste en la matière ! De cet intégrisme qui se nourrit aujourd'hui encore, peut-être même plus qu'hier des promesses faites au bord des tombes : «non ! Nous ne vous oublierons pas. Jamais nous ne trahirons votre martyre». Alors ? T'asseoir en comité aimable» aujourd'hui en face des anciens capos du FIS, ce n'est pas offenser la parole donnée à tes morts ? Et puis mince ! Faut-il que je donne la franche accolade à Djeddi et Guemmazi, que je les embrasse goulument, voire que j'y prenne goût jusqu'à y mettre la langue pour espérer un jour enfin me débarrasser de Boutef ? C'est celui-là le prix de la 2e république ? Le FIS ou Boutef ? et son clan ? Ni l'un ni l'autre ! Pis ! Ou mieux encore, si tu préfères : entre m'acoquiner avec le FIS ou avec Abdekka, mon choix est vite fait. J'ai encore cette liberté, Ya Bouguelb, celle de décider du sens de mes acoquinements ! Je vous avais prévenus ! Sur ces questions-là, sur mes fondamentaux, je suis un extrémiste. Et j'assume ! Tout en fumant du thé pour rester éveillé au cauchemar qui continue.

H. L.